

CAMILLE ET JEANNE, OUVRIÈRES A LA RAFFINERIE SAY

Article paru dans le *Bulletin du Centre d'histoire de la France contemporaine* [Université Paris X-Nanterre], n° 11, 1990, p. 49-59

La pagination originale est donnée en italiques entre crochets.

Alain FAURE
Université de Paris-X Nanterre
afaure@u-paris10.fr

Le témoignage qu'on va lire repose sur l'interview de deux femmes, ouvrières d'une grande et célèbre usine de sucre du 13^e arrondissement de Paris, la raffinerie Say. L'enregistrement a eu lieu le 21 août 1976, au sein d'un de ces clubs ouverts à la solitude du "3^e âge" dans cet arrondissement alors en complet remodelage. Comme l'entretien réunissait deux femmes ayant en commun un passé d'ouvrière mais d'âge et de tempérament différents, il en résulta entre elles un dialogue dense, soutenu et constamment aiguillonné par l'évocation d'expériences partagées ou dissemblables. La plus âgée, Jeanne, était entrée à la raffinerie à 16 ans, en 1904, et ne quitta l'usine qu'en 1936 : native du quartier, dure au travail et très posée, elle fut de toutes les grèves après 1914 ; sa cadette, Camille, une Bretonne, bien plus individualiste, volontaire et d'esprit très vif et railleur, peina chez Say de 1922 à 1945. La portée du dialogue ici mis en scène reste très modeste : seules les conditions de travail dans l'usine furent réellement abordées, – *notre martyr qu'on a eu*, dit Jeanne –, et encore bien incomplètement, on le constatera. Mais le moyen, en à peine trois heures, de raconter une vie de travail et, pour qui écoute, le moyen de comprendre vraiment... ? [49]

Néanmoins pour compléter, voire corriger, ce que dirent Camille et Jeanne, nous disposons, outre de sources écrites "classiques", d'un autre témoignage plus tardif mais qui décrit également la raffinerie de l'intérieur : celui de Christiane Peyre, une "établie" de l'après-guerre, probable militante chrétienne, qui raconta dans *Une société anonyme* son passage de quelques mois chez Say, en 1950¹. D'autre part la raffinerie revient souvent dans les interviews réalisées par nous à la même époque auprès d'autres anciennes du 13^e : autant de traces de l'emprise considérable exercée autrefois par la raffinerie sur la vie de tout un quartier.

Say, seigneur du 13^e

Établie là en 1832 par Louis Say, mais, à l'époque, hors Paris, quoiqu'à deux pas de la barrière, la "raffinerie de la Jamaïque", n'est encore créditée par une statistique officielle que de 80 ouvriers en 1850². Le commissaire de police du quartier parle en 1872 de 960 personnes employées à "la raffinerie Constant Say"³, et, si l'on en croit certains chiffres publiés par la maison elle-même, un

¹ Christiane Peyre, *Une société anonyme*, Paris, Julliard, 1962, XVI-210 p. (préface d'Albert Memmi).

² Statistique de la France, *Industrie*, t. 3, 1850, p. 244-245.

³ Archives de la préfecture de police (APo), B^A 400, réponse à l'enquête parlementaire sur "les classes ouvrières".

effectif de 1 100 ouvriers aurait été atteint à la fin 1875⁴. Pour nous, l'intérêt de ces chiffres tient dans le fait qu'ils se rapportent à une main-d'œuvre encore quasi exclusivement *masculine* : la raffinerie se bornait à raffiner le sucre, qu'elle détaillait en pains. Mais à partir de 1877 l'entreprise entra dans un cycle de transformations techniques et de grands travaux intérieurs, avec notamment la mise en place en 1881 d'une "fabrication de sucre en tablettes destinées au sciage en morceaux réguliers rangés en caisse et au coupage en cubes"⁵. C'est de l'installation de cette casserie, engendrée par le nouveau mode de consommation du sucre – le morceau – que date le travail des femmes chez Say, devenu bientôt massif : en 1908, l'inspection du travail⁶ comptait 2 084 personnes employées dans l'établissement dont 1 131 jeunes filles et femmes, soit 54,3 % du personnel. Avec l'achèvement des bâtiments de la casserie, en 1895, l'usine elle-même était devenue ce "monstre qui écrase toutes les petites maisons du boulevard de la Gare"⁷, avec son porche monumental souvent photographié⁸ et derrière lequel se laissait apercevoir un enchevêtrement de bâtiments et de cours – ce fouillis rationnel si typique des usines parisiennes poussées par à-coups –, et avec ses hauts murs sinistres bordant des rues entières. [50] Puissance des géants industriels... Jeanne rapporte que son père disait : *Une usine comme ça, elle sera jamais morte*⁹.

Travail

Nos deux témoins ont toujours travaillé en équipe sur les cassoirs de la raffinerie. Le sucre en plaque sorti des "mouleuses" – les étuves où travailla plus tard Christiane Peyre – était convoyé par chariot jusqu'à ces machines où il subissait ses ultimes transformations : découpage et mise en carton. Jeanne décrit ainsi le travail autour du cassoir :

C'était une grande machine qui marchait tout le temps. Nous avions une lingoteuse et une scieuse. La scieuse sortait les plaquettes du chariot des fois toutes très chaudes, pour les mettre dans une scie, et la lingoteuse reprenait ça dans ses mains. Le couteau marchait sans arrêt, sans arrêt pour couper le sucre en morceaux. Pour la lingoteuse c'était très dur parce qu'il fallait qu'elle remplisse des carrés pour que les rangeuses les mettent dans les cartons. Six carrés qu'elle mettait en deux secondes, vous vous rendez compte !

[...] Ces carrés-là, ils marchaient, ils tournaient en-dessous et retournaient au-dessus. On était huit rangeuses, quatre rangeuses d'un côté, quatre rangeuses de l'autre. On prenait tous ces carrés qui venaient tout le temps : celle qui était à côté du couteau, elle laissait passer trois carrés, puis elle ramassait le quatrième, puis toujours comme ça... C'est-à-dire que nous avions un banc, et dans ce banc-là, il y avait un moule. Fallait qu'on ouvre un carton pour le mettre dans le moule et ranger dedans le sucre qu'on sortait des cartons [...] On faisait des piles de carton à côté de nous et il fallait aller les porter à la peseuse, qui était derrière. Il n'y avait que deux peseuses, une

⁴ Société des sucrerie et raffinerie Say, *Institutions de prévoyance organisées à la raffinerie*, 1900, 55 p. ; *Idem*, 1904, 69 p. ; *Les institutions de prévoyance à la raffinerie Constant Say 1863-1896*, 1897, 147p. (bibliothèque du Musée social : 10901 et 7825). Les effectifs de l'usine ne sont jamais clairement mentionnés dans ces publications et le chiffre de 1 100 ouvriers pour 1875 a été obtenu par déduction.

⁵ D'après le *Journal des fabricants de sucre* du 5 septembre 1900 (BNF : JO A 1).

⁶ Archives nationales (AN), F²² 526, rapport du 17 juin 1908 ; le 22 mai, une explosion dans la bluterie venait de tuer trois ouvrières et d'en blesser 52.

⁷ C. Peyre, *op. cit.*, p. 29.

⁸ Voir par exemple *L'Illustration* du 9 septembre 1905.

⁹ La raffinerie Say a fermé ses portes en juillet 1968.

de chaque côté : si on faisait 10 000 kilos par jour, à elle toute seule chaque peseuse pesait 5. 000 cartons.

Camille : 5 000 kilos !

Chaque casseur comptait donc 12 ouvrières : la lingoteuse et la scieuse, les huit rangeuses et les deux peseuses, et ce pour un travail qui à l'évidence restait encore très manuel, bien plus basé sur l'automatisme des gestes que sur l'intelligence des machines, et par là même très exigeant en main-d'œuvre. Il y avait six étages, précise Jeanne, et on était dix équipes par étage. Et il y avait encore les hommes qui roulaient et ceux qui s'occupaient de la chaîne¹⁰... Ce monde qu'il y avait pour travailler ! Pour ces femmes, [51] un mot résume ce que fut leur travail à la casserie : la dureté. C'était dur, vous savez..., cette locution revient souvent dans leur propos, comme une évidence.

Camille : Jeanne, regardez, pour la lingoteuse combien c'était encore dur. Quand il manquait une ou deux courroies, il sortait cinq morceaux qui étaient bien, mais le deuxième ou le troisième après, ça filait.. c'est comme si on lançait une pierre. Et vous le receviez du bout des doigts !

Jeanne : Mais c'était pas courant.

Camille : Vous appeliez le bourrelier, il venait pas. Quand il avait son litre de vin blanc, il se dérangeait pas vite... ¹¹

Jeanne : La lingoteuse, c'est elle qui avait le plus de mal. Elle était coincée dans un trou, et elle devait s'allonger au fur et à mesure... Ma sœur qui était lingoteuse, elle usait un tablier tous les jours parce que dans ce trou il y avait une vis qui dépassait, et en se frottant, en se tournant, la vis lui rentrait dans le tablier.

En aval, le défilé des carrés exigeait des rangeuses – toujours debout – une étroite coordination gestuelle – Camille : Il ne fallait pas un carré de libre, ça rouspétait.. Et quand il n'y avait pas d'accord... –, et la préhension du sucre restait toujours pénible :

Jeanne : Ça usait les doigts ! Le soir on avait les doigts en sang. On mettait des doigtiers. Comme c'était très cher et qu'il fallait qu'on paye ces doigtiers, ça nous arrangeait pas.

Camille : J'avais une amie que j'ai perdue, le soir elle avait les doigts en sang, en sang. Et quand on faisait le cristeau ! Combien de nuits j'ai pas passé à ne pas dormir ! Tout le bout de mes quatre doigts arraché par le sucre cristeau. Ça ne se fait plus, c'est la vraie canne à sucre qui venait des Antilles.

Il arrivait, certains jours, que le sucre ne "pesait pas". Alors, dit Camille, la peseuse, si le sucre pesait pas, elle vous foutait votre carton à la grève. Il fallait remettre deux morceaux, ou trois, et c'était le faire pendant le travail, encore !

Jeanne : Y fallait refaire son paquet on le mettait de côté. C'était ça, la grève.

Camille : Des fois, vous aviez un carton qui crevait et ça vous faisait tomber cinq ou six cartons au-dessus. Tout était à refaire ! [52]

Camille, par goût, était une "volante", un jour scieuse, le lendemain rangeuse. Elle recherchait les postes et les équipes où l'on pouvait bavarder : Quand j'avais une petite pile d'avance, je venais raconter mes histoires. Mais pour

¹⁰ Travaillaient en effet dans la casserie avec les femmes, les "rouleurs" chargés du service des chariots – traditionnellement, des Algériens avec le dos tout brûlé, dit Jeanne – ainsi que les hommes chargés de la chaîne roulante qui évacuait les cartons pesés et ficelés.

¹¹ Nette et classique expression des tensions entre ouvriers spécialisés et ouvriers de métier chargés de la surveillance des machines. Les hommes étaient fort peu nombreux dans la casserie, et, selon Camille et Jeanne, il n'existait nulle séduction ou chantage d'ordre sexuel de la part de ces ouvriers ou des chefs. Au cours de l'interview, un homme, membre du club, est intervenu pour demander : Ça se passait plutôt dans les usines de mécanique parce qu'elles avaient des régleurs. Vous n'aviez pas de régleurs? Camille répondit : Non, on réglait nos affaires toutes seules.

Jeanne, qui travailla toujours à la même équipe, avec les mêmes personnes, il n'est pas vrai qu'on avait le temps de causer parce que ça marchait tout le temps. On était une équipe sérieuse... Sa disponibilité valait à Camille d'être appelée de temps en temps en renfort pour des tâches peu attirantes :

J'ai été une fois au sirop. Le sirop avait débordé. Ça bouillait, le sirop. On ramassait ça à la pelle pour remettre dans les baquets. Oh ! j'avais mes pieds tout gonflés le lendemain, avec des cloques.

Une autre fois, elle regimbe à aller travailler quelques heures aux "carrés", à savoir les petits sucres pour les cafés et les restaurants, très durs à faire et mal payés. Le chef de la casserie : *Vous voulez pas le faire? bon, vous le ferez toute la journée.*

Chie-Debout

Il n'est pas aisé de reconstituer la durée exacte de ce travail et le détail des horaires. Jeanne, qui entre chez Say en 1904 rappelons-le, affirme : *Quand j'ai débuté en ce temps-là, c'était de 6 h. du matin à 6 h. du soir. On partait déjeuner de 11 h. à midi. Après, nous avons eu une demi-heure de plus, de 11 h. à midi et demi, mais bien longtemps après. Soit 11 heures de travail effectif, puis dix heures et demi. Or, à cette époque, la durée légale de travail dans les ateliers de femmes était de 10 heures, et c'est bien en effet cette durée qui est déclarée à l'inspection en 1908 : repos médian de 11 h. à 12 h. 30, avec la possibilité de commencer la journée soit à 6 h. soit à 6 h. 30 du matin, pour la terminer selon les cas à 17 h. 30 ou à 18 h....*¹² Le témoignage de Jeanne prouve-t-il que l'on violait allègrement la loi à la raffinerie Say ? Ou bien, plus simplement, s'agit-il de sa part d'un oubli de cette demi-heure déplaçable, compensable en quelque sorte ? Le document écrit ne dit rien, malheureusement, sur l'importance et les modalités précises de ce "choix" laissé au personnel féminin. Quant aux trente minutes supplémentaires pour le déjeuner, quoique tardivement accordées semble-t-il, elles avaient bien pour but de mettre les horaires des ouvrières en conformité avec la loi¹³. Cette façon complexe d'appliquer la journée de 10 heures n'aurait d'ailleurs rien d'étonnant et on connaît d'autres cas d'horaires féminins "adaptés" aux tâches ménagères [53] assumées également par la femme : une demi-heure de plus ou de moins le matin pouvait modifier toute l'organisation domestique de la journée. De même l'heure et demie pour déjeuner – durée tout à fait inusitée dans les ateliers masculins où l'on devait se contenter d'une heure – rendait plus facile à l'ouvrière la préparation du repas de midi pour le mari, combinaison en général préférée des ménages dès que les distances le permettaient, ce qui était souvent le cas dans un arrondissement industrialisé comme le 13e où, communément, on travaillait près de chez soi.

Ces "arrangements" octroyés par l'usine n'avaient rien à voir avec une quelconque tolérance sur le respect des horaires une fois fixés, et cela d'où que l'on vienne :

Jeanne : Pendant la guerre de 14, il y avait celles qui venaient de Saint-Ouen. Comme leur usine était fermée, elles venaient de Saint-Ouen jusqu'à la raffinerie

¹² AN, rapport cité *supra*.

¹³ Les hommes employés dans les autres parties de l'usine travaillaient 11 heures, de 6 h à 11 h et de 13 à 18 h. Camille, elle, déclare avoir toujours travaillé 9 heures et demie, de son entrée, en 1922, à sa retraite, plus précisément, de 7 h à 18 h, avec la même interruption d'une heure et demie pour le déjeuner. Christiane Peyre travailla en "3 x 8" lors de son passage chez Say, d'où des horaires irréguliers qui lui valurent d'être mise à la porte de son meublé par le propriétaire : "Tantôt rentrer vers onze heures du soir, tantôt partir vers cinq heures du matin lui paraissait être le fait d'une fille de mauvaise vie." (C. Peyre, *op. cit.*, p. 173)

Say!¹⁴ Ces femmes partaient de chez eux à 4 h. du matin par le premier métro à la gare de l'Est. Elles arrivaient à 6 h. moins 5 place d'Italie et venaient à fond de train pour arriver à 6 h., parce que si vous n'étiez pas là à 6 h., si 6 h. étaient finies de sonner, vous aviez une demi-heure en bas¹⁵. On a demandé qu'elles viennent à 6 h. 5 : le patron, il a jamais voulu.

Pour combler les vides créés par les retards et les absences, il y avait la "grève", c'est-à-dire, cette fois, les femmes qui se pressaient chaque matin à la porte de l'usine pour se faire embaucher :

Jeanne : *C'était des femmes qui remplaçaient celles qui manquaient. A 6 h. 5, le chef venait et demandait qui manquait [...] Celles qui étaient en bas montaient et le chef choisissait. Si vous étiez en retard, vous étiez remplacée dans l'équipe et des fois vous retourniez chez vous : il n'y avait plus de place. Alors, on se dépêchait !*

Remplacer au pied levé une rangeuse ou une lingoteuse supposait de connaître déjà le travail du cassoir : ces remplaçantes étaient en fait des raffineuses intermittentes, des *volantes* comme dit Camille, et connues pour la plupart des ouvrières permanentes¹⁶. Avec notre chef, se souvient Jeanne, on pouvait demander une dame qui était de la grève et qui travaillait pas mal. On lui disait : "Donnez-moi cette dame-là", et il acceptait.

Hormis donc la relativement longue interruption du déjeuner, le travail ne connaissait dans la journée d'autre répit qu'une pause [54] de dix minutes, à la fois pour manger son pain et aller aux waters (Jeanne), mais ce casse-croûte hygiénique avait lieu par roulement :

Jeanne : *Quand il y en avait une qui allait aux waters, fallait faire son travail. Ça durait plus d'une heure, parce que tout le monde y allait.*

Camille : *"A la hauteur!", on disait. "A la hauteur, faites mon travail, mettez-vous à la hauteur, moi je vais faire pipi ! "*¹⁷

Jeanne : *Mais si vous étiez pressée... des fois, c'était pas rigolo. J'ai vu qu'une lingoteuse, elle avait fait à sa place. On l'appelait Chie-Debout.*

Camille : *Moi je l'ai connue quand je suis rentrée chez Say. J'ai dit : "Mais elle a un drôle de nom !" Je n'osais pas l'appeler comme ça, mais on me dit : "Adresse-toi à Chie-Debout" – "Non, quand même..." – "Si, si, c'est Chie-Debout appelle-la Chie-Debout".*

La machine reine

Le travail au cassoir tel que Jeanne l'avait toujours connu et auquel Camille était déjà habituée devait disparaître à partir de 1936, lors de l'ouverture d'une nouvelle casserie. Camille travailla jusqu'à son départ dans les nouveaux locaux, quittant le bâtiment vétuste aménagé dans le dernier quart du 19e siècle et que les ouvrières avaient surnommé *la casserie Adam*, parce que ça sortait d'Adam et Ève, les premières casseries. Murs neufs, mais surtout travail tout différent...

¹⁴ Il s'agit probablement de la Raffinerie parisienne, une grande usine fondée à Saint-Ouen en 1874 et qui avait déjà fermé une première fois en 1901. A l'occasion d'un mouvement de grève, en 1907, un rapport de police signale l'existence de 80 ouvrières qui faisaient régulièrement le trajet de Saint-Ouen à l'usine du boulevard de la Gare... (APo, B^A 1353).

¹⁵ C'est-à-dire la retenue d'une demi-heure de salaire. Camille, pour une négligence lors du nettoyage du cassoir – cette corvée du soir effectuée par roulement –, se vit infliger *quatre jours de prime en bas*. La suppression de ces amendes figurait en bonne place dans les revendications mises en avant lors des grandes grèves de 1922 et 1936.

¹⁶ A côté naturellement d'occasionnelles, femmes du quartier ou non, embauchées pour un simple coup de main ou partant d'elles-mêmes au bout de quelques jours.

¹⁷ A l'époque de Christiane Peyre, la pause, tout au moins aux mouleuses, était collective.

Camille : Là, vous ne touchiez plus au sucre. Vous le touchiez seulement avec vos pieds parce que quand ça débordait trop, vous l'aviez sous vos pieds, mais tout se faisait à la machine. Vous aviez un rouleau de papier gros comme mon bras, vous mettiez une barre de fer dans ce rouleau et la barre vous la mettiez sur deux pieds en fer. Ce rouleau avec la machine tournait lentement, lentement et ça découpait le carton. Puis le carton passait sous un autre appareil où il était fabriqué, collé, et après il passait sous une plaque de sucre. La plaque tombait dans le carton. Ça devait peser un kilo comme quand on remplissait le carton à la main [...] Le carton suivait toujours, il passait sous un autre appareil qu'on appelait le bénitier, c'était de la colle, il fallait la remuer à chaque instant. Il y avait une pince de chaque côté, ça mettait un peu de colle sur le carton, et le couvercle, tenu par quatre pinces, descendait et ça couvrait le sucre. Vous ne touchiez plus au sucre à ce moment-là.[55]

Le travail était donc devenu tout d'alimentation de la machine et d'extrême attention au bon déroulement du processus de fabrication :

Il fallait courir après vos machines ! C'est le bénitier qui va pas, on remue la colle... oh ! c'est la pince qui marche plus, vous courez à l'autre bout... Toute la journée je courais après la machine.

Christiane Peyre a très bien décrit ce sentiment d'être ce vigile actif de la mécanique, constamment à la recherche d'un équilibre impossible à tenir :

"Nos muscles, nos yeux, nos oreilles communiquent directement avec nos machines, s'intègrent exactement à leur fonctionnement pour le parfaire. Le rythme est extrêmement rapide, mais il demeure équilibré. Il est pourtant tellement tendu que le moindre incident suffit à le rendre affolant. La perte de quelques secondes déséquilibre le travail pour des heures. Et Dieu sait combien ils sont fréquents, les incidents, et avec quelle malignité ils s'arrangent souvent pour survenir tous à la fois."¹⁸

La machine délivrait l'ouvrière du plus dur de la peine, mais l'accaparait désormais corps et âme : *C'était moins dur*, dit encore Camille, *vous ne portiez plus le sucre et vous n'aviez pas la grève*¹⁹, *mais je préférais le travail à la main, parce que j'étais avec mes copines, mes copines qui étaient là quand je suis rentrée, mes vieilles camarades. J'en ai eu des nouvelles après, mais on était que cinq par équipe et on avait pas une minute à perdre. Y fallait courir tout le temps, tout le temps...*

Voilà, pour l'essentiel, ce témoignage. Les propos tenus sur le salaire et les grèves, ainsi que sur la vie familiale, sont restés trop superficiels ou trop particuliers pour être évoqués ici. Demeurent donc ces quelques pièces apportées au dossier du travail des femmes en usine et à celui de l'histoire orale, c'est-à-dire la mémoire des acteurs à la fois pour ce qu'elle est et pour sa confrontation avec la documentation externe. Mais il existe aussi, à propos de Say, une mémoire collective car, dans le quartier, la réputation de dureté du travail à la raffinerie fut toujours bien établie, au moins au 20^e siècle. L'image était floue, sans doute, la réalité était déformée, voire poussée au noir, mais la façon de parler de l'usine ne variait guère, si l'on en croit nos témoins extérieurs : *A la raffinerie, c'était horrible. Ils poussaient les chariots avec leurs mains, comme dans les mines. [56] Et puis les odeurs... et ils faisaient de 12 à 13 heures par jour*²⁰. Ou encore : *Oui, c'était très dur. C'était à la chaîne, alors il fallait que ça marche*²¹. Nous avons aussi rencontré une femme qui, vers 1930, rentra chez Say mais ne put se faire au travail :

¹⁸ C. Peyre, *op. cit.*, p. 53.

¹⁹ "Grève" ici au sens de rejet des cartons mal remplis.

²⁰ Interview Melle Désir, novembre 1980 (quartier du Moulin de la Pointe, 13^e arrondissement).

²¹ Interview Mme Cheneval, 12 septembre 1978 (même quartier).

*Une copine me dit : "Tu veux venir travailler avec moi à la raffinerie ?" Je dis : "Pourquoi pas". Ils me mettent pour ranger le sucre. Mes mains ! Et il fallait se grouiller ! Je suis restée huit jours.*²²

Il y eut sans doute beaucoup de ces raffineuses d'occasion... Say eut d'ailleurs toujours bien du mal à retenir son personnel, le masculin comme le féminin. "Au baigne de la raffinerie Say" dit un ouvrier en 1891, on travaille par "64° de chaleur"²³, et les hommes des chambres chaudes devaient fréquemment interrompre leur travail au risque d'être "flambés" au bout de 3 à 4 ans²⁴. C'est bien la raison pour laquelle l'entreprise avait mis sur pied en 1863 tout un système de primes et d'allocations annuelles croissant avec le nombre d'années passées à la raffinerie. Cette politique n'aurait pas été sans effet sur la stabilité du personnel masculin²⁵. Mais pour les femmes, ces nouvelles venues, qu'en fut-il ?

Seules les archives de l'entreprise et, tant qu'il en sera encore temps, la collecte d'autres témoignages oraux pourraient sur ce point, comme sur bien d'autres, nous aider à mieux comprendre cette histoire du labeur usinier. [57]

²² Interview Georgette Lefebvre, 9 septembre 1976 (quartier de la Gare, 13e arrondissement).

²³ AN, C 5531^A.

²⁴ *La Bataille socialiste du 13e arrondissement*, juillet 1908.

²⁵ Au 31 décembre 1899, la moitié du personnel masculin (50,2 %) de Say comptait dix ans de présence et plus dans l'entreprise, contre seulement 17,3 % du personnel féminin, mais à cette date l'emploi massif des femmes était encore relativement récent (18 ans). D'après les publications citées dans la note 5.